



# mexicayotl

Michael Collado

ds

MICHAEL COLLADO

MEXICAYOTL

ÉDITIONS  
DO

Comme j'ouvre mes paupières sur un ciel lilas, je m'entends ronfler et j'entends soupirer la mer. J'ai eu un sommeil fatiguant, pris dans une épopée mexicaine sans queue ni tête, où sang et sable ont célébré leur noce dans des décors arides. Il y avait des fusils, des couteaux d'obsidienne brandis par des prêtres aux longs cheveux sales, des colts fumants, des bandits démoniaques. Il y avait des temples, des chevaux, un cirque, un cow-boy bavard, un voyage en ballon, des nains, des géants, un ogre et des spectres... C'était dense mais tout s'étirole, jusqu'à n'être bientôt plus qu'une hébétude.

Quelqu'un me secoue.

Une micro-mouette chocolat traverse les écrans de mes lunettes de soleil ; passe aussi un mini-avion caramel tirant derrière lui un ruban publicitaire sur lequel est écrite la maxime :

VIE EST CERCLE, NOUVEAU EST ANCIEN QUI REVIT

Je redresse mon buste et m'appuie sur mes coudes. Dormir sous une telle chaleur devrait être interdit. Je maudis l'astre en fusion, et, gouttant comme un cerge, j'en viens à penser aux Aztèques, qui le vénéraient au point d'éventrer pour lui des milliers de malheureux.

Au sud, sous une montgolfière rouge qui se gonfle au ralenti, à moins qu'elle ne se ratatine, s'élance dans l'océan une jetée barbelée de cannes à pêche et de silhouettes d'oiseaux marins.

– Je dormais, me déclaré-je en un souffle, comme si, jusqu'alors, j'avais retenu ma respiration.

Je me redresse, ce qui fait bâiller le disque rouge imprimé sur ma chemise polynésienne, et je me rends compte, en reniflant une odeur de poulet braisé, que l'ourlet panaché de poils sur le sommet de mes oreilles a pris feu. Je tape dessus pour éteindre les flammes, cherche autour de moi un abri avant d'oublier ce que je cherche et de pointer mon regard devant moi, vers le large.

Un bateau avance sur la courbe de l'horizon. Plus près, les surfeurs rampent à la surface d'une eau saumâtre. Une silhouette à contre-jour se lève sur sa planche, et, emportée par une vague, laisse derrière elle un sillon d'écume crème.

Je me tourne vers mon réveilleur.

Frappé par un âge non trop avancé mais loin tout de même de la prime jeunesse (estimons-le à quarante-deux ans), celui-ci a des cheveux gris, bouclés et mélangés, une barbe qui blanchit et le visage qui s'affaisse. Il a un nez fort dont la pointe est attirée par le sol, de grandes oreilles charnues, et il a en travers de la gorge une flèche d'indien dont on se demande ce qu'elle peut faire là. L'une de ses mains, posée non loin de mon bras, est d'une immonde saleté et je devine instantanément que ce type est une cloche : les guenilles jetées sur ses épaules sont si défaites qu'elles laissent à découvert une peau cloquée et mangée de plaques roses. De manière étonnante, je n'éprouve à son égard qu'un dégoût modéré, sans doute parce que par deçà la crasse qui l'emboûe et les poils qui

l'embroussaillent, respire une bonté d'abbé m'évoquant moi, qui ai comme lui un nez crochu, de grandes oreilles, un visage résigné. Je ressens pour lui une certaine tendresse, d'autant qu'il essaie, certes en vain mais avec une opiniâtreté qui l'honore, de m'adresser la parole (la pauvre est à l'évidence muet).

– Mmmmh, parvient-il à, disons, articuler. Il imite un poisson, en émettant un petit claquement de lèvres.

Ses pieds sont dans un état lamentable. Les ongles de ses orteils sont noirs, courbés, cassés, ses chevilles sont croûtées sur tous les reliefs. Je m'efforce de me concentrer sur ses yeux, dont la couleur est d'une complexité identique à celle de mes propres yeux et dont la forme, similaire à celle des miens aussi, montre du personnage une espièglerie qui le fit séduisant avant que des problèmes à jamais tus le fassent tomber dans le monde sans indulgence des picaros.

– À l'évidence, Monsieur, vous êtes muet : êtes-vous sourd aussi ?

La cloche qui, hochant la tête nie mon soupçon et donc ma perspicacité, a les yeux écarquillés.

– Vous n'êtes pas sourd, ou ne l'êtes plus, et si j'en crois mon intuition, vous m'avez reconnu et vous souhaiteriez m'entendre vous parler. Sans doute voudriez-vous savoir ce que je fais ici, seul... je vais vous le dire : je suis en deuil. Mon frère jumeau, Donatien, est mort le jour de Noël et j'ai décidé de prendre ma retraite ici, à Venice Beach.

À l'instant même où je termine mon amorce biographique, mon téléphone émet un tintement, signe qu'un message m'est arrivé. Je pourrais le vérifier mais je choisis de n'en rien faire pour l'instant. L'océan s'apprête en effet à m'offrir une distraction plus immédiate. La cloche

jette un œil vers mon appareil. Doutant de son honnêteté, je le glisse dans ma poche. Pendant ce temps, un surfeur maigre se met à beugler comme une vague l'entraîne. Près du rivage il plonge dans l'eau, marche car il y a peu de fond, tire sur la laisse, résiste à une onde mousseuse, se met à plat ventre sur la planche, retourne en ramant furieusement vers le large. L'objet de son grief m'est inconnu mais la cible de sa colère est un géant taiseux. Débordé par sa propre humeur, le maigre aboie des insultes que le vent vaporise vers la plage, sur laquelle je suis, assis, les jambes pliées, l'aile droite de mon col de chemise (un morceau de nuage sur un crépuscule exotique) poussée par le vent marin contre mon cou.

Imperturbable, le titan rame pour s'éloigner de l'en-coléré.

Je pointe mon menton vers les eaux.

– Ça va chauffer.

Après une inaudible discussion, les deux surfeurs se sont lancés sur une vaguelette sans se lever. Ils se retrouvent sur la plage, s'ébrouent l'un en face de l'autre, l'eau à hauteur de cheville pour le grand, à mi-cuisse pour le petit. Le maigre porte une combinaison et le gros est torse nu. Les planches se baladent devant eux au gré du sac et du ressac. Depuis qu'ils sont nez à nez, les aboiements du frêle déclinent. S'il est désespéré, il a raison. Comment va-t-il se sortir de ce pétrin ? Il n'y parviendra pas. Pris à la gorge par les mains du fabuleux, il reçoit un énorme coup de tête sur le nez. J'ai fermé les paupières au moment de l'impact.

– Méchant ! dit la divinité pascale avant de jeter le surfeur fadé sur le film d'eau qui se répand et se retire.

Il repart ensuite vers l'horizon.

Je passe une main sur mon front dégoulinant et je constate, enthousiasmé :

– Il lui a éclaté le tarin, dis donc.

Mon voisin branle la tête. Il n'a l'air ni surpris ni horrifié.

Le sonné se redresse après quelques secondes. Une maman à grosses lunettes brunes mitraille la plage du regard en se demandant si quelqu'un va se lever pour aider l'infortuné en sang. Finalement, après une hésitation, deux hommes sculpturaux et bronzés rejoignent le blessé. Avec une infinie prêtrise, ils lui versent de l'eau sur le visage.

Pendant ce temps, le géant rame à nouveau en direction du large et un gardien de plage fait son apparition. La main contre la partie sinistrée de son visage, l'agressé fait le récit du coup de tête au garde-côte, qui contemple l'horizon. À cet instant ou presque, une vague s'élève et emporte le mastodonte qui en nargue l'écume, danse sur son flanc en croisant ses pieds, recule, fait cabrer son vaisseau, s'accroupit, fait un virage sur l'épaule de la vague pour reprendre sa glissade, sans plus de manœuvre cette fois, droit devant lui, pour le simple plaisir de glisser, ce qu'il fait jusqu'à la plage, où il met les pieds dans l'eau à quelques mètres de l'endroit où deux policiers nouvellement arrivés avaient estimé qu'il arriverait.

Vous devinez la suite : après quelques parlementations inutiles, le surfeur gigantesque accepte de tendre ses poignets aux menottes, au grand dam des badauds d'ici qui auraient autant préféré que craint un plus grand désordre.

Je consulte enfin le message arrivé sur mon téléphone. Il s'agit d'une invitation au restaurant par mon agent d'ici, Arnold, lequel, par parenthèse, ne m'est d'aucune utilité. Il m'envoie une voiture dans une heure. Aussi me

faut-il rentrer chez moi, me doucher et me changer à toute vitesse. À l'instant même où je projette de me mettre debout, une main de la cloche me saisit.

– Mmmmh.

Surpris et apeuré, je lui demande ce qu'il veut.

– Mmmmh, insiste-t-il.

– Je ne sais pas ce que vous cherchez. Vous m'avez reconnu ? Vous m'inquiétez. Lâchez-moi, s'il vous plaît. Ne m'obligez pas à crier. Si j'étais vous, je me lâcherais. Vu le monde qu'il y a autour, je pense que c'est mieux.

– Mmmmh, mmmh, se plaint la cloche, avec des gestes et quelques larmes de frustration.

Fragilisé, je lui propose de me retrouver ici un jour prochain.

– J'habite à un saut de puce.

La cloche baisse la tête. Moi, je m'époussète et secoue ma serviette. Mon ombre est longue derrière moi. J'enfile mes sandales. Les palmiers reniflent, un bruit lointain d'haltères brise par intermittence le murmure de l'océan. Sur la promenade, un couple de chauves tend au monde un miroir et récite des oracles en alexandrins qui annoncent, à ce que j'arrive à saisir, la fin d'un monde et le début d'un autre :

– Ce monde nouveau est d'abord leur cauchemar ! crie par exemple l'un de ces hurluberlus.

– L'homme est l'égal de l'arbre, de la fleur, du singe ! hurle un autre.

Une fois lavé, changé (mais l'esprit encore tourné vers la cloche esseulée), je suis conduit de chez moi (je loue une maison boiteuse, mangée par le sel et gonflée d'humidité, à quelques pas de la plage) au restaurant où je suis censé

retrouver Arnold, par un Tamerlan gracieux qui, la tête couverte d'une chevelure noire à l'épaisseur surréaliste, me dit son nom en étirant ses lèvres et exhibant ses mille dents pures comme autant de bijoux en marbre de Makrana.

– Itéf, me révèle-t-il qu'il s'appelle au volant de sa voiture noire, enfanté. Ve... Ve fuis fan de fous. Comme vous, ve fante, mais non du rock : de la folk. Vous favez, ve fuis faufeur pour furvivre, conduire les photos n'est pas une pafion, ma pafion, f'est la folk. Je compove des balades.

Je prends l'air intéressé.

– Si je peux me permettre, vous avez des dents superbes.

Comme il me fait d'innombrables phrases de remerciement défilent les quartiers chics. Les maisons grandissent, les palmiers touchent le ciel, les jardins fleurissent.

Nous nous arrêtons devant le restaurant du rendez-vous. Il y a des clients en terrasse, beaux et riches. Itéf est venu m'ouvrir la portière. Tout en m'extrayant du véhicule je lève les sourcils pour le saluer, et, comme il me tend la main, je la lui serre, ce qui a l'air de le combler. J'ignorerai toujours s'il me connaissait vraiment ou s'il me confondait avec un autre artiste.

À l'intérieur, je vois Arnold qui me fait signe. Il est debout, roux-braise, jovial et prognathe. Il a fière allure en costume de marque. Installé sur une banquette en demi-cercle, il doit faire le tour de la table pour venir m'embrasser.

– Tu es superbe. Comment vas-tu ?

Grave soudain, et reculant la tête pour me regarder droit dans les yeux, il ajoute :

– Tu te remets ? J'ai eu tellement de peine pour toi.

– Je me repose.

– Je suis là, si tu as besoin d'en parler... Je te présente Aztlan, fait-il, recouvrant l'enthousiasme homosexuel qui le caractérise.

L'Aztlan en question est assise. Ou debout mais petite. Mexicaine, cheyenne, comanche ou que sais-je encore, elle a les cheveux noirs, la tête ronde, les yeux bridés, la peau brune et le nez fin. Elle porte aux oreilles des pendentifs en turquoise et elle est coiffée d'un serre-tête sur la courbe duquel dansent des mini-poupées indigènes. Elle est silencieuse, elle a dans les yeux une colère sourde mêlée de tristesse.

Je ne dis rien : je souris. Elle me tend une main baguée que je lui serre en pointant mon regard vers Arnold : cette femme porte en elle une histoire si profonde, étrangère et tragique que je ne peux m'empêcher d'être impressionné. Ai-je entendu parler d'elle ?

– Pas du tout. Je vis hors du monde.

– Aztlan est plasticienne, elle est en train d'éclater dans le monde de l'art. Ses œuvres s'arrachent. Pas vrai Aztlan ?

– Euh, oui, affirme-t-elle avec l'air de s'éveiller.

– Enchanté.

Elle hoche la tête en considérant derrière moi une tablée de Mexicains de petite taille, dont un a un cou de taureau et les poings forts (ce doit être un catcheur vu les cicatrices sur sa face et sa tenue de satin jaune et bleu), un œil de bœuf et une échine de bête.

– Arthur est une célébrité, révèle Arnold, un auteur de chansons que l'on considère en France comme un poète rare.

Aztlan tapote sur son téléphone.

– Quel est votre art, Aztlan ?

Comme elle est absorbée par autre chose, c'est Arnold qui me répond :

– Elle touche à tout. Elle sculpte, peint, photographie, assemble, performe... Tu es sûr de n'avoir pas entendu parler d'elle ?

Je fais une moue...

– Antonio de Soto, un milliardaire argentin, a acheté une de ses œuvres, *C(l)ock*. Il l'a payée une fortune. Une sculpture irrévérencieuse au possible. Une œuvre en papier mâché. C'est bien cela, Aztlan, du papier mâché ?

L'artiste acquiesce, Arnold aussi. M'est alors expliqué qu'il s'agit d'une sculpture en papier réellement mâché par Aztlan et craché dans une bassine. Elle a mastiqué des livres entiers, les lettres de Cortés à son empereur notamment : une œuvre totale, sans concession. C'est un soleil affublé d'une verge en forme d'épis de maïs. Est-ce que je veux du vin ? Je préfère du blanc ? Du rouge ?

– On ne mange pas ?

– À la galerie...

– À la galerie ?

– Je t'emmène au vernissage de l'exposition d'Aztlan. C'est à côté d'ici.

Arnold s'agite, cherche le serveur :

– François ! Bourgogne, blanc, s'il-te-plaît, le même que celui que tu as servi à ces messieurs-dames, s'exclame-t-il en montrant du doigt un couple d'acteurs blonds et fameux. Tu veux, Arthur, que je te montre ses œuvres ?

Sans attendre ma réponse, Arnold met devant moi l'écran de son téléphone. S'enchaînent des photographies de statues représentant un super-héros en posture de gorille, gainé dans une tunique aux couleurs de

l'Amérique, ainsi que celle d'un cow-boy vieillissant en position de duel...

– C'est la puissance de l'impérialisme qui est représentée ici.

Il me montre ensuite l'image d'un tableau au Christ nu et en érection. N'est-ce pas puissant ?

Je hoche la tête. Le serveur revient pour nous servir.

– C'est plus que puissant, se corrige Arnold, c'est génial... Il avale son bourgogne et me fait signe de me presser. Je me presse donc et me lève en même temps, après lui et Aztlan.

Passent sur le boulevard deux bolides italiens. Plus loin, sur le flanc sud de la colline séparant les deux vallées, un château est coiffé de grands eucalyptus.

Aztlan, qui nous a devancés, attend devant un passage piéton de pouvoir traverser.

– La galerie est en face, m'informe mon agent.

La galerie est en effet au rez-de-chaussée d'un bâtiment sans attrait, à la place qu'occupait jadis un magasin de disques. Aztlan s'y dirige au pas de course. Tandis que nous traversons, nous la voyons plus loin, sur le trottoir d'en face, s'arrêter à hauteur d'un photographe.

Nous la rattrapons et nous sommes présentés à l'artiste : il se nomme Matt. Nos prénoms échangés, Matt se met à jacasser. Il parle, beaucoup, de finances, je crois.

– Aztlan, tu nous rejoins ? interroge Arnold.

– Oui, allez-y, j'arrive ! répond la Mexicaine.

Trotte dans la galerie une sonate pour piano. Me vient à l'esprit qu'il eût mieux valu un orchestre mariachi. C'est que l'exposition est un spectacle de couleurs vives et de formes mélangées. Les œuvres sont nombreuses, les gens bouche-bée. Certaines personnes, hommes et femmes,

lorgnons sur le nez, robe flottante et barbe poivre et sel, écrivent dans des calepins. D'autres, moins poilues mais aussi concentrées, prennent des clichés téléphoniques. Néanmoins, la plus grosse part du gratin tourne sur elle-même en spirale. Les visages sont graves, attaqués de tics, sidérés face à une telle profusion. Il n'est pas interdit d'en convenir : Aztlan a son univers.

Quelques mines de Mexicains, de l'espèce catcheuse entrevue au restaurant, cicatrices faciales, plaques de cheveux manquantes, se sont pointées : ils contemplent les œuvres en roulant des yeux.

La porte derrière moi vient de se rouvrir : c'est Aztlan. Clap clap clap, font en écho les mains qui s'entrechoquent. Les applaudissements retombent bientôt et Aztlan se lance dans un discours que six gens de son espèce boivent.

– Bonjour les amis et merci, merci à toi Arnold, merci aussi à toi, Arthur, me cite-t-elle sans raison (dramatique initiative, vous verrez), merci à vous tous d'être venus. Puisqu'il m'appartient de parler, je vais vomir : le cataclysme de juin 1521 ne fut rien d'autre que le début d'une parenthèse de cinq siècles. Par mon œuvre, j'en proclame la fermeture et annonce le retour d'une civilisation disparue. Je déclare la venue des plumes, des arcs, des prêtres, des bâtisseurs de pyramide et des dieux anciens du soleil, de la pluie, de la terre ! Blancs, vous êtes ici pour apprendre votre expulsion de la nouvelle Histoire. Cette exposition est une insulte ! Un discours ordurier qui vous dit : Rentrez chez vous et ne revenez pas ! Emportez vos vices, vos voitures polluantes, votre soi-disant progrès, et déguerpissez ! Voleurs ! Pilleurs ! Comment avez-vous pu œuvrer à détruire notre si merveilleux empire ? La réponse à cela, c'est que vous honnissez la beauté, vous honnissez ce que vous n'êtes pas, ce que

vous n'avez jamais été, ce que vous n'êtes jamais parvenus à être. À la poésie du soleil, des arbres, des animaux, du sang et de la lumière, vous préférez l'or et la torture. Ne mentez pas. Votre Christ est la caution morale de votre vulgarité. Nous autres célébrons un serpent à plumes, vous, vous inventez un charpentier... Vous couvrez d'or les églises où se célèbre ce raté. Achetez mon œuvre, et regardez-moi remettre au monde le Mexique !

Aztlan s'arrête, halète, ses courts bras ballants des deux côtés de son corps, la surface de sa face aphasifiée face aux faces où s'efface toute trace de compréhension.

Outre le malaise chez les conviés qui vibronne, je sens un regard que je sais être celui d'Arnold. Je décroche mes yeux de l'altesse minuscule et m'aperçois que l'agent multiplie les clins d'œil à mon adresse. Je ferme ma bouche, papillonne des paupières, défroisse mon front et remonte les épaules. Quelques timides applaudissements éclosent et se fanent. Une caméra, qui jusqu'alors filmait Aztlan, circule parmi les invités et vient me fixer.

Aztlan sourit, fait danser les Mexicaines sur son serre-tête, m'envoie un baiser incongru et salue la foule comme au théâtre. Arnold vient me voir :

– Pas mal hein ?

– L'exposition ?

– L'expo, les œuvres, le discours.

– Lui je ne l'ai pas trop compris. C'était une sorte de blague, c'est ça ?

– Un happening. Il fallait voir les têtes que vous faisiez... Ah ! les plats arrivent.

Des serveurs se sont mis à circuler avec, sur des plateaux, des assortiments aussi gratuits qu'abondants de *tamales*, de tacos, de riz jaune, de guacamole, de *mole* noir dans des bols blancs, de *mole* vert dans des bols rouge.

Arnold s'échappe et moi, je picore. Et tout en picorant, je dérive, j'erre.

À un moment, je me tiens face à des statues hyper-réalistes sur des socles placés en enfilade puis, pendant que je déambule parmi elles, je m'aperçois qu'un groupe désolidarisé de la foule complète. Parmi eux, souffle la brute au cou de taureau et à l'œil de bœuf, nez faste et criblé de trous que j'avais aperçue dans le restaurant.

Ayant compris que les événements vont mal tourner, et saisi par une peur soudaine, je m'apprête à prendre mes jambes à mon cou, quand détonne une arme à feu :

PAM !

La brute taurine, auteur du tir, garde l'arme fumante et pointée vers le plafond, d'où neigent plâtre et polystyrène.

– Qu'est-ce qu'il se passe encore ? s'étonne Aztlan.

Pas le temps de répondre, nous nous jetons par terre, le cœur battant. Seule l'artiste demeure debout, faisant face, de toute sa petitesse, au laid bandit, qui nous ordonne de rester couchés avec une voix d'outre-tombe.

– Nous sommes ici pour elle, reine par qui notre monde renaît.

Il désigne Aztlan de son index gauche coupé. Son groupe composé de masqués et démasqués acquiesce, silencieux, conscient du moment important qu'il est en train de vivre.

– Nous t'attendons, Aztlan. Tant de fois annoncée dans nos songes, tant de fois présente dans les oracles, tant de fois soufflée aux oreilles de l'Ogre par Huitzilopochtli... Et te voilà, assez grasse pour enfanter. Quinze ans que ton père ne t'a plus vue. Quinze ans qu'il a perdu ta trace. Il se croyait prêtre et prophète, alors qu'il est le Père de celle qui enfantera le Mexique Éternel. Que c'est beau ! Que c'est chouette ! Nous t'emmenons, Aztlan, là où ton père t'attend les bras...